



*Wachette*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

FORMAT IN-4

---

LE

# TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

publié sous la direction de M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1878

Elle contient les voyages

De M. WIENER, au Pérou; de M. de CORBIGNY, à Hué; du capitaine CHAPMAN, dans l'Asie centrale; de M. ANDRÉ, dans l'Amérique équinoxiale; de M. DE LAMOTHE, au Canada et à la Rivière Rouge; de M. RAFFRAY, sur la côte du Zanguebar; de M. H. BELLE, en Grèce; de M. F. DE MÉLY, dans la Russie méridionale; de M. H.-M. STANLEY, à travers l'Afrique; du capitaine NARES, à la Mer polaire; de M. DE COSTER, à Amsterdam; de M<sup>me</sup> X<sup>\*\*\*</sup>, au Pays des diamants; de M. PINART, à l'Île de Pâques; du D<sup>r</sup> TESTEVIDE, à l'Île de Chio; et de M. MARCHE, au Gabon.

Est illustrée de 500 gravures sur bois

dessines par

A. DE BAR — BARCLAY — É. BAYARD — BELLE — PH. BENOIST — CATENACCI — CHAPUIS  
C. DELORT — A. DEROY — A. DUPUY — DOSSO — A. FAGUET — A. FERDINANDUS — FORMANT  
GOUTZWILLER — E. GUILLAUME — HUBERT-CLERGET — P. KAUFFMANN — LAFOSSE  
D. LANCELOT — J. LAVÉE — D. MAILLART — A. MATHIEU — RIOU — A. RIXENS — E. RONJAT  
F. SCHRADER — P. SELIER — F. SORRIEU — TAYLOR — E. THÉROND  
VALNAY — VARÉ — S. VUILLIER — TH. WEBER

Et renferme 27 cartes ou plans

Prix de l'année 1878, brochée en un ou deux volumes : 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

---

LES DIX-NEUF PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 18 volumes qui contiennent 300 voyages, plus de 10,000 gravures, 380 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

107-477

plus riche et plus nombreux, les mauvaises mœurs des couvents avaient fini par exciter l'indignation et le dégoût de tout ce qu'il y avait d'honnête en Europe.

La première explosion de colère eut lieu en Bohême. Par ce qui se passait dans ce pays, on jugera de ce qui se passait ailleurs. La cathédrale de Prague était desservie par plus de trois cents prêtres; l'archevêque possédait quatre cents villes ou villages; le prieur de la ville, cinquante à lui seul. Par tout le pays, la propriété se trouvait écrasée d'impôts, de redevances et de servitudes, au profit



STEIN-AM-RHEIN.

des ministres du Christ. Une enquête, ordonnée en 1379 sur les mœurs du clergé de Bohême, avait révélé des choses effroyables; encore l'enquête, faite par un prélat qui bénéficiait tout le premier des désordres, n'avait-elle laissé apercevoir que ce qu'il n'était pas possible de cacher: après quoi la plaie s'était refermée, et le mal était rentré en dedans.

Ce fut pis encore lorsque eut éclaté le grand schisme d'Occident, et que la « tunique sans couture » se fut déchirée en deux morceaux. A qui en appeler de toutes les misères dont la chrétienté souffrait de plus en plus? Au pape d'Avignon, ou au pape de Rome? La Bohême, la première encore, trancha

*Handwritten signature or note at the bottom right of the page.*

la question. Des prêcheurs populaires parcoururent les régions de l'Elbe supérieur, secouant les foules avides d'écouter cette parole nouvelle, demandant la réforme des mœurs, celle de la constitution ecclésiastique, la revision des dogmes eux-mêmes, et rappelant les âmes à la simplicité des temps primitifs. « Laissez, disaient-ils, laissez les prêtres et leurs inutiles décrets ; adressez-vous à Dieu, lui-même, et prenez le Christ pour unique médiateur. » Il ne manquait plus à ce mouvement de résistance qu'un chef dont le verbe autorisé ralliât les peuples encore indécis. Ce devancier de Luther, ce fut Jean Huss.

Fils d'un simple paysan de Bohême, esprit enthousiaste, mœurs pures, tempérament né pour l'apostolat et pour le martyre, il avait commencé, lui aussi, par « acheter des indulgences ». « Jeune d'intellect et de raison, je fus, dit-il, comme un autre, insensé ; mais Dieu me fit connaître l'Écriture, et ma folie se dissipa. » Obligé par ses devoirs de prédicateur de scruter à fond les textes sacrés, il jugea que le secret du salut résidait en la parole de Dieu seul. Ce fut à l'âge de trente-trois ans, comme Christ son maître, qu'il eut ce qu'on pourrait appeler la révélation de son rôle religieux. En 1401, il avait été nommé doyen de la Faculté des arts de la célèbre Université de Prague, digne émule de ces universités d'Oxford et de Paris qui avaient enfanté Wicleff et Gerson ; l'année suivante, il était promu à la dignité de recteur (1).

Dès lors, les idées de Wicleff hantent de plus en plus son esprit. Il semble toutefois que, s'il admire ce grand hérésiarque, il redoute de s'engager sur ses traces : « O Wicleff, Wicleff, écrit-il en 1398, tu troubleras la tête de plus d'un ! » Il passe outre néanmoins : à quatre années de là, il est devenu le porte-voix sonore de la réformation en Bohême, et entame contre « l'Église universelle » la lutte héroïque, mais inégale, dans laquelle il devait bientôt succomber.

Le pape Alexandre V, un moment favorable aux pensées de réforme, céda aux sollicitations répétées de l'archevêque de Prague qui lui représentait les progrès de l'erreur sur les rives de l'Elbe, et, par une bulle du 20 décembre 1409, interdit toute prédication en Bohême. Jean Huss et la foule de ses fidèles protestèrent vivement contre cette atteinte à la liberté de la parole sacrée, et l'on vit alors ce qui ne s'était encore jamais vu, mais ce qui devait se revoir un siècle plus tard, et d'un bout à l'autre de l'Europe chrétienne : tout un peuple se soulevant en faveur d'un simple prêtre contre l'Église universelle et ses chefs. Huss commenta publiquement la bulle, et montra, aux applaudissements de la foule, les contre-vérités qu'elle contenait. Les maîtres de l'Université, les bacheliers, les étudiants, des seigneurs même et des bourgeois se joignirent au nouvel apôtre, promettant de le soutenir jusqu'au bout. A ce mouvement révolutionnaire l'évêque de Prague répondit en faisant dresser dans la cour de son palais un immense bûcher sur lequel on jeta pêle-mêle, avec les livres de Wicleff, tous les ouvrages de philosophie, de physique et de mathématique ; et, tandis qu'en présence du chapitre, réuni tout entier pour l'autodafé, la flamme dévorait les odieux écrits, les cloches de la ville tintaient le glas funèbre, et, en même temps que la fumée sainte, les pieuses psalmodies montaient vers le ciel. Deux jours après, Jean Huss et tous ses partisans étaient excommuniés.

Mais le peuple de Prague regimba contre les foudres de l'évêque. Des chansons ironiques à l'adresse du prélat brûleur de livres, Sa Grandeur A B C D, comme on l'appelait, résonnèrent par toutes les rues de la ville ; les murs se couvrirent de placards non moins irrévérencieux que les chansons ; le jour de l'excommunication, on mit à la porte de la cathédrale l'officiant qui disait la messe, et tous les autres

(1) Voyez le savant ouvrage de M. le professeur Ernest Denis : *Huss et la guerre des Hussites*.

prêtres s'enfuirent. Chaque jour voyait éclater une émeute sur les places ou dans les églises. Le roi de Bohême lui-même, Vaclav, tenait pour Jean Huss, et n'entendait pas qu' « un prédicateur si utile » et « si cher à la multitude » fût traduit devant la cour de Rome.

Le schisme semblait donc inévitable. Partout où se montrait un prêcheur « de la vérité », les populations accouraient l'écouter ; l'Écriture l'emportait, et déjà Jean Huss envoyait le salut de « l'Église du Christ en Bohême à l'Église du Christ en Angleterre. »

Sur l'entrefaite arriva la mort du terrible prélat ; il s'ensuivit une courte accalmie ; mais l'orage reprit de plus belle quand, du menu détail des questions dogmatiques, Huss transporta le débat sur un point plus sensible, à savoir le commerce des indulgences. Appelé devant les légats pontificaux et le nouvel archevêque, pour s'expliquer sur ses prédications audacieuses, il fit cette réponse : « Entendez-moi bien, je nomme *apostoliques* les ordres des *apôtres* de Jésus-Christ, et je suis prêt à obéir au souverain pontife en tant que ses décrets sont conformes à l'enseignement du Sauveur ; mais, s'ils y sont contraires, je n'obéirai pas, eussé-je mon bûcher dressé devant moi ! »

Cette fois, Jean Huss faisait acte de *rationaliste*, et, partant, d'*hérétique*, puisqu'il en appelait de l'autorité ecclésiastique à la parole des évangélistes et se réservait de prononcer librement entre l'Écriture et le dogme. Les étudiants de Prague, soulevés par Jérôme, le disciple enthousiaste du réformateur, acceptèrent pleinement cette autre nouveauté décisive. Ils firent plus. Armés d'épées et de bâtons, ils organisèrent une procession où figurait un char rempli de bulles papales ; debout sur le véhicule se tenait un écolier travesti en courtisane et portant au cou toute une sonnerie de clochettes d'argent. Le cortège fit le tour du palais archiepiscopal, et revint de là sur le marché, où, par représailles de l'autodafé de 1409, on brûla tous les décrets du Saint-Siège. Cette démonstration eut des suites terribles : trois écoliers furent livrés au bûcher et décapités devant la ville consternée et muette. Leurs camarades ramassèrent les cadavres qu'une femme du peuple avait recouverts d'un linceul, et, entonnant le *Isti sunt sancti* (ceux-là sont saints !), les transportèrent à la chapelle où Jean Huss avait coutume de prêcher. Tels furent, en attendant mieux, les premiers martyrs de la réforme en Bohême.

Alors éclata la tempête sur la tête de Jean Huss. Le roi Vaclav, effrayé, n'osait plus soutenir le « prédicateur cher aux multitudes » ; dans Prague même, où vivait un double élément ethnique, la guerre civile semblait imminente ; d'un côté étaient les Tchèques, de l'autre les Allemands, favorables au pape de Rome. Frappé de l'excommunication majeure, déclaré maudit, chassé de sa chaire et de la ville, l'apôtre prit le bâton de pèlerin, et s'en alla par les campagnes, distribuant à des milliers d'hommes la parole de vérité et de vie. Ce fut peut-être le moment le plus admirable de sa vie.

Cependant un événement grave se préparait aux portes de l'Allemagne.

Sur l'invitation de l'empereur Sigismond, frère de Vaclav et roi de Hongrie, un concile général était convoqué pour mettre enfin un terme au schisme qui déchirait l'Église et traiter en même temps de tous les intérêts et de toutes les réformes dont l'urgence s'imposait.

Quatre patriarches, 33 cardinaux, 347 évêques ou archevêques, 2,000 prélats, prêtres, moines, et plus de 400 docteurs et maîtres ès arts, représentant toutes les parties de la chrétienté et les cinq nations principales de l'Europe, Allemands, Français, Italiens, Anglais, Espagnols, se réunirent dans la ville impériale de Constance. On y voyait en outre des ambassadeurs de toutes les puissances séculières, même des rois de Pologne, de Suède et de Danemark.

Jean Huss, lui aussi, fut invité à se rendre à Constance pour se justifier de son hérésie devant les docteurs de la sainte assemblée. Ses disciples le dissuadaient d'obéir, redoutant à bon droit quelque trahison ; mais l'Empereur, pour gage de sûreté, lui fit remettre la lettre et le sauf-conduit qu'on va lire :

« Nous, Sigismond, par la grâce de Dieu, Empereur romain, toujours auguste, roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, — savoir faisons à tous princes ecclésiastiques, séculiers, ducs, margraves, comtes, barons, nobles, chevaliers, chefs, gouverneurs, magistrats, préfets, baillis, douaniers, receveurs, et tous fonctionnaires des villes, bourgs, villages et frontières, à toutes communautés et à leurs préposés, ainsi qu'à tous nos fidèles sujets qui verront les présentes :

« L'honorable maître Jean Huss de Bohême, bachelier de la Sainte-Écriture et maître ès arts, porteur du présent, partant ces jours prochains pour le concile général qui aura lieu dans la ville de Constance, nous l'avons reçu et admis en notre protection et celle du Saint-Empire ; nous le recommandons à vous tous ensemble et à chacun à part avec plaisir, et vous enjoignons d'accueillir volontiers et traiter favorablement ledit maître Huss, s'il se présente auprès de vous, et de lui donner aide et protection de bonne volonté, en tout ce qui peut lui être utile pour favoriser son voyage tant par terre que par eau.

« En outre, c'est notre volonté que vous laissiez passer, demeurer et repasser librement, et sans obstacle, lui, ses domestiques, chevaux, chars, bagage, et tous autres effets quelconques à lui appartenants, en tous passages, portes, ponts, territoires, seigneuries, bailliages, juridictions, villes, bourgs, châteaux, villages, et tous vos autres lieux, sans faire payer d'impôts, droits de chaussée, péages, tributs, ou quelque autre charge que ce soit ; enfin, de donner escorte et sûreté à lui et aux siens, s'il en est besoin ;

« Le tout en l'honneur de Notre Majesté impériale.

« Donné le 9 octobre 1414, l'an 33 de notre règne hongrois, et l'an 5 de notre règne romain. »

Deux jours après, le 11 octobre, Huss quitta Prague. Son voyage se fit sans encombre. Dans les villes où il passait, des prêtres, des magistrats venaient s'entretenir avec lui. Le 3 novembre, il entra dans Constance, où le pape de Rome, Jean XXIII, l'accueillit avec bienveillance, lui demandant seulement « de ne point prêcher ».

Le monde n'a pas oublié ce concile mémorable à sa façon, qui ne dura pas moins de trois ans. Baladins et joueurs de flûte y formaient l'escorte habituelle des prélats, qui s'occupaient bien plus de banquets et de tournois que de théologie et de dogmes. Entre autres spectacles édifiants, on y vit, dit-on, les archevêques de Pise et de Mayence, Welche contre Allemand, se prendre à la gorge et chercher à s'étrangler mutuellement. « Si pouviez voir ce concile, écrivait de Constance l'austère Jean Huss, vous verriez une grande abomination ; les Souabes disent qu'il faudra trente ans pour purifier la ville des péchés qui l'ont souillée. »

Entre temps, les Pères s'occupaient des choses de l'Église. On sait qu'ils déposèrent les deux papes qui se disputaient la tiare, pour les remplacer par un tiers pontife, pris dans la famille des Colonna, et qui fut Martin V. Le duc Frédéric IV d'Autriche encourut aussi les rigueurs du tout-puissant tribunal. Non seulement il avait refusé à Sigismond l'hommage qu'il lui devait comme prince de l'Empire, mais encore il avait pris fait et cause pour Jean XXIII, l'un des papes déposés, qui s'était enfui, déguisé en postillon, à Schaffhouse, où le duc ne tarda pas lui-même à le rejoindre.

Quant à Jean Huss, son procès occupa la quinzième session du concile. Arrêté inopinément le 28 novembre, en dépit du sauf-conduit de Sigismond, qui avait fait d'ailleurs, depuis fort longtemps, ses preuves de lâcheté (1), il fut jeté dans un cachot sur une île du lac. Il demanda un avocat, qui lui fut refusé ; on lui interdit même de discuter les témoignages. La sainte assemblée n'entendait pas que l'affaire trainât en longueur. Le 30 mars 1415, elle déclara que le pape lui-même devait se soumettre aux évêques réunis, « seuls interprètes du Saint-Esprit ; » puis elle condamna Wicleff, fit brûler ses livres, et ordonna que ses ossements seraient jetés hors du cimetière d'Oxford. Le 7 juin, Jean Huss comparaisait devant ses juges.

Des juges ? il faut dire devant des ennemis. Ceux qui ne lui en voulaient point pour ses idées religieuses, lui en voulaient tout au moins pour ses idées en métaphysique. On connaît la querelle retentissante des *nominalistes* et des *réalistes* : Huss était réaliste. Il n'en fallait pas davantage pour que les plus modérés des docteurs, le cardinal d'Ailly et Gerson lui-même, représentants de la nation de France et de l'Université de Paris, lui portassent une haine irréconciliable. Toutes les doctrines absolues se ressemblent, et la scolastique n'avait pas plus que la théologie de pitié pour un adversaire vaincu. Ces éminents maîtres, formés à la sophistique cléricale, rivalisèrent dans l'art d'embrouiller les choses avec les prélats non moins éminents que le seul mot de réforme mettait en fureur. Sommé de se rétracter en bloc, Jean Huss refusa. C'était là tout ce qu'on voulait. D'autre explication, il n'en fallait point.

Le 6 juillet, dans la cathédrale, en présence de l'Empereur parjure, le concile prononça l'arrêt qui décrétait Jean Huss d'hérésie et le condamnait à être brûlé. Le chancelier voulut protester, mais sur l'ordre du cardinal de Florence les huissiers l'obligèrent au silence. On le fit monter sur une estrade, et on procéda à la cérémonie préalable de la dégradation ecclésiastique. Les évêques lui arrachèrent ses ornements sacerdotaux et le coiffèrent de la mitre des hérésiarques. Puis l'Église qui, comme on le sait, a horreur du sang, livra la victime au bras séculier, ministre docile de ses volontés.

Le bûcher s'élevait sous les murs de Constance, dans ce verger actuel de Brühl, où l'on se rend par le curieux faubourg *Paradies*, situé à l'ouest de la ville, derrière le *Hirschgraben*. Déjà, par les chemins où passait le funèbre cortège, flambaient les écrits du réformateur. « Huss, dit M. Denis, fut attaché à un poteau par les mains et par le cou ; il avait les pieds sur un fagot, et on entassa autour de lui du bois et de la paille. Quand on alluma le bûcher, il entonna un cantique ; mais la flamme, poussée par le vent, le frappa au visage ; on vit remuer encore quelque temps sa tête et ses lèvres : quelques instants après, il était mort. »

Un an plus tard, et au même endroit, Jérôme de Prague, son ardent disciple, le propagateur passionné de ses idées, monta à son tour sur le bûcher. Il marcha au supplice « ainsi qu'à un festin », écrit *Æneas Sylvius*. Comme le bourreau, suivant la coutume, voulait allumer le feu par derrière, Jérôme lui dit :

« Viens çà, maître, et allume en face de moi ; si j'avais peur du feu, je ne serais pas ici. »

Et maintenant, si vous allez à Constance, ne manquez pas de visiter au passage, à titre de

(1) C'était ce même Sigismond qui, à Nicopolis, avait pris la fuite avec ses 60,000 Hongrois, laissant Jean de Nevers et sa poignée de chevaliers français soutenir le choc des 190,000 hommes de l'empereur des Turcs Bajazet.

curiosité historique, le fameux *Entrepôt* (1), vieux de cinq cents ans, où se sont accomplis tant de faits édifiants. La salle du concile, nouvellement restaurée, et décorée d'une quinzaine de fresques relatives à l'histoire de la ville, est au premier étage de l'édifice. Elle a 48 mètres de long sur 32 de large, et est soutenue par de gros piliers de chêne. Là on vous montrera deux fauteuils minables,



UNE TOUR A SCHAFFHOUSE.

décorés du titre de trônes, qui eurent, dit-on, l'honneur de servir de sièges à l'empereur Sigismond et au pape de Rome. En face, sur une estrade, on vous fera voir par surcroît des figures de cire qui sont censées représenter Jean Huss, Jérôme de Prague, et le dominicain Carceri, — un vrai nom d'emploi, — leur accusateur.

La basilique (*Münster*), de fondation plus ancienne encore, mais tard achevée, où fut élu le pape Martin V, est située beaucoup plus au nord, dans le quartier avoisinant le Rhin. De sa tour gothique, toute moderne, avec une flèche à jour, et flanquée de plates-formes, on découvre à souhait le panorama de la ville et du lac. Quant à l'ancien couvent de dominicains où le martyr fut emprisonné, dans un îlot faisant face au *Münster*, il est aujourd'hui transformé en une hôtellerie et en une fabrique; mais son cloître, de style roman, et les ruines de son église treizième siècle méritent toujours un regard du touriste.

A l'extrémité opposée de la ville, près de la porte dite *Schnetzthor*, entre la *Graben-Allee* qui relie le marché aux bestiaux (*Rindermarkt*) au *Hirschgraben*, se trouve la maison dans laquelle Huss fut arrêté. Elle porte une image du

(1) Dans les villes des bords du Bodensee, ces sortes de bâtiments d'entrepôt portèrent d'abord le nom de *Gredhäuser*, maisons à degrés, à cause des escaliers qui y permettaient, à tout niveau d'eau, le débarquement des marchandises; on les appela ensuite *Lagerhäuser*, puis *Kaufhäuser*. Un *Gred-Meister* en avait la garde.

Si le fameux concile dont je viens de parler eut la gloire de restaurer, jusqu'à nouvel ordre, l'unité de l'Église, il eut pour résultat subsidiaire de ruiner, je l'ai dit, à tout jamais la prospérité de Constance. Tout d'abord, l'aubaine put sembler magnifique à la ville. Un concours inouï d'étrangers, — cent mille hommes et trente mille chevaux, — y afflua de toutes les contrées de l'Europe. L'empereur Sigismond, qui aimait d'autant plus à éblouir que sa puissance effective était moindre, y avait fait une pompeuse entrée à la tête de plus de mille cavaliers. La cour romaine, les barons, les chevaliers s'y montrèrent à l'envi ruisselants d'or et de pierreries. Le prix des subsistances et des logements monta bientôt à un taux fabuleux. Quarante-huit mois durant, tous ces hôtes d'élite se payèrent les douceurs de la *vie inimitable*.

« Allons à Constance ! » tel était en Europe le mot de quiconque voulait s'amuser ou du moins voir des gens s'amuser. Par malheur, le lendemain de la fête ressembla assez à celui de mainte orgie. L'escarcelle de tous ces puissants n'était pas à l'épreuve de tant de frairies. Ni l'empereur Sigismond, ni le pape Martin V, ni d'autres visiteurs à blason, ne purent acquitter la carte que leur apportèrent fort respectueusement, au quart d'heure final, les bourgeois de la ville. Ce que voyant, et demandant pardon de la liberté grande, les mêmes bourgeois s'adjugèrent, en façon de nantissement, et la vaisselle d'argent de Sigismond, et les vases sacrés de Martin V, et tout l'attirail somptueux de harnais, d'armures, de hardes, des comtes, barons, chevaliers et prélats.

Ledit Sigismond crut tout arranger en rassemblant les magistrats et notables de la ville, et en leur déclarant, sur cette parole impériale qu'il avait déjà donnée à Jean Huss, qu'il répondait des dettes de tout le monde; les bourgeois lui répondirent qu'ils prenaient acte de la garantie, et qu'il ne restait plus qu'à trouver quelqu'un ou quelque chose qui répondit du répondant.

Il fallut bien alors s'exécuter. Sigismond fit apporter des ballots de draps, de soie, de damas, de velours, des housses de prix, des rideaux, des coussins brodés d'or, les fit estimer par des experts, et déposer dans ce même bâtiment de l'Entrepôt où il avait tenu sa cour romaine. Il promettait de « dégager » le tout dans l'année, et pour plus grande sûreté de la dette, il en signa la reconnaissance officielle en faisant apposer ses armes sur les caisses. Les bourgeois, de plus en plus respectueux, laissèrent les nobles débiteurs s'en aller.

L'année s'écoula sans qu'on entendît parler de rien. En conséquence, on se disposait à liquider le gage, quand défense arriva, de par Sa Majesté, « toujours auguste », de vendre aucun des objets



COSTUME DU CANTON DE SCHAFFHOUSE.

restés en dépôt, attendu que les armes apposées sur les ballots en faisaient la propriété de l'*Empire*, et non celle de l'*Empereur*...

Ce dernier coup acheva la ruine de la pauvre cité. Les habitants, que quatre années d'une vie exceptionnelle avaient habitués à des gains faciles, ne surent plus reprendre leur fortune en sous-œuvre ; la majeure partie des gens de fabrique et de métier, dont les exhibitions carnavalesques ou les disputes théologiques étaient loin de favoriser l'industrie, s'étaient d'ailleurs transportés à Saint-Gall. Le concile se dispersa ; quant aux émigrants, ils ne revinrent pas. Du même coup, ruinée et démoralisée, Constance n'eut plus désormais qu'à vivre sans bruit, « pareille à une cloche du vendredi saint, qui n'existe qu'à la condition de ne pas sonner. »

## IX

L'*Untersee*, appelé aussi *Zellersee*, à cause de la vieille bourgade de Radolphzell, qui en commande la baie septentrionale, s'étend depuis Constance jusqu'à Stein. « De même que le lac de Genève, dit M. Elisée Reclus, se déversait jadis dans le Rhin, de même le lac de Constance était tributaire du Danube. Plus tard, devenu l'affluent du Rhin, il s'écoulait au nord-ouest par le golfe appelé aujourd'hui lac d'Ueberlingen. Actuellement, le trop-plein du grand lac s'épanche par un canal de quatre kilomètres dans l'*Untersee*, qui pourrait être considéré comme un réservoir distinct, puisqu'il se trouve à un mètre en contre-bas du Bodensee. Ce lac inférieur, beaucoup moins profond que le premier, a également changé d'émissaire : il se déversait d'abord au nord-ouest par une dépression que suivent aujourd'hui les ruisseaux Aach et Biber. Sa vallée actuelle s'est ouverte à Stein, à travers un massif de collines jurassiennes ; mais l'eau qui la parcourt n'a pas encore eu le temps d'égaliser le fond de son lit. »

Dans ce bassin aimable abondent des restes d'habitations lacustres de l'âge de pierre ; un chemin de fer en côtoie les deux rives, et une charmante île, celle de Reichenau, en anime la surface. La rive gauche, c'est-à-dire suisse, offre une succession ininterrompue de vergers, de villages, de collines et de châteaux : Ermatingen, grosse station de pêcheurs, dans les eaux de laquelle on prend chaque année plus de 200,000 lavarets bleus ; Arenenberg, jadis appelée de son vrai nom la Montagne des Fous (*Narrenberg*) ; Steckborn, avec son vieil entrepôt semblable à un fort ; Mammern, sur sa langue de terre au pied d'une hauteur plantureuse et touffue ; Eschenz, passé lequel on sort du lac pour rentrer définitivement dans le lit du Rhin ; puis, sur la rive droite, Radolphzell, déjà mentionnée ; les ruines de Hohentwiel, enclave wurtembergeoise d'où l'on jouit d'une vue magnifique ; enfin Eetzweilen, Singen et Gottmadingen.

Sur ce Bodensee, qui va s'éloignant de plus en plus de nous à l'horizon oriental, fleurit autrefois tout un cycle de *Minnesinger*, que je me reprocherais de passer sous silence. Cet épanouissement de la « gaie science » dans la région de la mer souabe fut dû surtout à l'influence de ce cloître de Saint-Gall dont j'ai ci-dessus raconté l'histoire. Plusieurs des abbés qui le gouvernèrent, nourris auprès des Hohenstauffen, avaient introduit dans leur monastère les mœurs de la cour et le goût des tournois. Tel fut notamment le cas du fameux Berthold de Falkenstein, serviteur et favori des princes souabes, sous lequel l'abbaye devint le rendez-vous de tous les *Minnesinger* du pays.



UNE RUE A SCHAFFHOUSE.

*Carte de*



De Saint-Gall, le doux savoir s'épandit tout le long du lac de Constance. Un abbé de Reichenau, Henri de Klingenberg, à la fois savant, politique et poète, présidait une cour brillante de chanteurs. A côté de lui ou à sa suite, dans cette belle contrée du Rhin supérieur, l'histoire relève les noms d'Eberhard et de Henri de Sax, de Hugo de Montfort, de Conrad d'Altstätten et de son voisin Henri de Hardegg.

« La poésie du siècle des Hohenstauffen, écrit M. Alexandre Daguët, était à la fois religieuse et guerrière ; elle célèbre tour à tour les joies du printemps et celles de l'amour pur, ce printemps des belles âmes. L'épée, une croix, une rose, toute la poésie du moyen âge est là. Les poètes de cet âge sont presque tous chevaliers, et se nomment chantres d'amour, *Minnesinger* en Allemagne, *Trouvères* ou *Troubadours* en France. Le plus illustre est sans doute ce Walther *von der Vogelweide* (Walther de la prairie aux oiseaux) qui chantait avec tant de feu et d'enthousiasme Dieu, son pays, les femmes allemandes et les Hohenstauffen. Les troubadours de la Souabe se réunissaient au château de Maneck, séjour du conseiller zuricois Roger Manesse, par les soins duquel les chants de cent quarante-deux poètes ont été sauvés de l'oubli et réunis dans le même volume. »

Un autre fut le chantre Burkhard de Hohenfels, dont il nous reste dix-huit poésies qui décèlent une verve très originale jointe à un don d'observation rare.

En voici des échantillons, qui, mieux que tout ce que je pourrais dire, donneront une idée de sa muse au lecteur :

## LE CHANT DU PÊCHEUR

Ach ! der Traurigkeit Gewicht  
Ankert mir im Herzensgrund,  
Das der frohe Muth mir schwindet ;  
Freud mir schwellt die Segel nicht,  
Keine Tröstung mir wird könnnt  
.....  
Allen Kummer, alle Schmerzen,  
Reutet sie aus meinem Herzen,  
Meine Herrin lieb und gut.  
Freude sät sie drein, die hehre,  
Da erwuchs mir Heil und Ehre,  
Und mir kam auch froher Muth.

« Hélas, la lourde affliction est ancrée au fond de mon cœur, et toute joie en a disparu ; c'est comme si mon âme avait l'aile coupée ; il n'y a point pour elle de consolation... Mais voici que ma maîtresse adorée et charmante arrache d'au dedans de moi tout ce qui me peine et m'attriste ; l'auguste amie ressuscite la belle humeur en mon être ; santé, honneur et joie, tout m'est revenu à la fois. »

## CHANT D'ÉTÉ

Aus der Stube trieb uns Hitze,  
Unters Dach jagt uns der Regen,  
Und wir flohn beim Schein der Blitze  
Nach der Scheuer nah gelegen.  
Da war alle Noth verschwunden,  
Alle Sorge musst entweichen,  
Freude hat uns all umwunden,  
Als ergieng zum Tanz das Zeichen.

Freier Sinn und froher Muth  
Kommen aller Welt zu gut !

Kaum erklang die süsse Weise,  
 Huben all sich an zu schwenken,  
 Erst gar sachtiglich und leise!  
 Jeglicher begann zu denken,  
 Welches ihm am liebsten wäre.  
 Wer sich da kann Antwort geben,  
 Den verläst des Herzens Schwere,  
 Denn Erwartung würzt das Leben.

Freier Sinn und froher Muth  
 Kommen aller Welt zu gut.

Blick und Worte heimlich tauschten  
 Da die Paare gar herzinnig.  
 Wie die zarten Mägdlein lauschten,  
 Züchtiglich und schlau und minnig!  
 Frohmuth mit dem Pfeifenschalle  
 Zeigte laut sich im Vereine.  
 Wunderschön sie waren alle,  
 Doch am schönsten war die meine.

Freier Sinn und froher Muth  
 Kommen aller Welt zu gut.

« La chaleur nous fit sortir du logis ; la pluie nous chassa sous l'abri du toit, et la lueur d'un éclair nous fit fuir vers la grange la plus proche. Une fois là, nous fûmes hors de peine ; adieu les tracas et vive la joie : on vient de donner le signal de la danse.

« Insouciance et gaieté sont choses dont tout le monde s'arrange fort.

« A peine la première mélodie a-t-elle résonné, que tous se lèvent pour entrer en branle ; on y va d'abord doucement et sans bruit, et chacun de se demander à part soi quel est le doux objet qu'il préfère. Et, pour quiconque a réponse à se donner, il n'y a plus dès lors qu'allégresse ; car l'espérance fait la saveur de la vie.

« Insouciance et gaieté sont choses dont tout le monde s'arrange fort.

« Et les couples, au cœur palpitant, échangent secrètement regards et paroles. Voyez comme les tendres fillettes prêtent l'oreille, d'un air à la fois amoureux et narquois. Avec les accords du fifre la joie grandit dans toute l'assemblée. Ah ! elles sont toutes bien belles ! mais la plus belle, c'est encore la mienne !

« Insouciance et gaieté sont choses dont tout le monde s'arrange fort. »

## X

A Stein-am-Rhein, nous entrons sur le territoire de Schaffhouse. Le *Castell*, dont il subsiste encore quelques restes, avait autrefois une grande importance. Un pont relie la rive gauche à la droite, et l'on a retrouvé dans le voisinage du château les traces d'anciens bains romains. On croit que la ville occupe l'emplacement de *Ganodurum*.

Stein a gardé du moyen âge un certain nombre de maisons anciennes ; celles du *Bœuf rouge* (*Rother-Ochs*) et de l'*Aigle blanc* (*Weisser-Adler*), à côté de l'entrepôt, ont des fresques assez bien conservées. Les carrières d'*Öeningen*, si riches en fossiles, et dont j'ai eu occasion de parler, se trouvent non loin de là, sur le versant sud du Schienerberg, à 200 mètres environ au-dessus du lac.



CHUTE DU RHIN PRÈS DE SCHAFFHOUSE.



Le canton de Schaffhouse, le seul de la Suisse qui soit sur la rive droite du Rhin, c'est-à-dire en dehors des limites naturelles du pays, est d'une fertilité admirable. Vu du beau signal de la Hohe-Fluh qui domine le chef-lieu, il n'offre de toutes parts que hauteurs boisées, riches cultures, vallons verdoyants



UNE MAISON A SCHAFFHOUSE.

et magnifiquement arrosés, *creuses* paisibles où abondent les fermes et les hameaux. Le bélier noir sur champ d'or qu'on voit dans les armoiries du canton est le vrai symbole de cette force pleine de santé qui caractérise la région tout entière.

Deux contreforts septentrionaux du Jura, le Randen et le Reia, y dessinent de nombreuses dépres-

sions qui toutes rayonnent en éventail vers Schaffhouse. Trois vallées, l'opulent Klettgau, le *Chluggi*, disent les paysans, avec les petites villes de Schleithem, de Neunkirch et de Hallau ; le Hauenthal, et le val de Merishausen, où se trouve le village de Barga, forment les avant-postes extrêmes de la Confédération helvétique du côté du nord et de l'Allemagne. Plus à droite s'étend le Hegau ou Höhgau, district déjà mentionné à propos de la guerre de Souabe, et qui va du Klettgau au lac de Constance, mais avec des limites tellement indécises qu'on s'est souvent demandé auquel des deux territoires appartient la ville de Schaffhouse.

Située dans la vallée de la Durach, la vieille Schaffhouse aux murs gris est peut-être la ville des



CHATEAU MUNOTH (SCHAFFHOUSE).

vingt-deux cantons qui a le mieux conservé sa physionomie et son caractère d'autrefois. Aujourd'hui encore on s'y croirait en plein douzième siècle. Son nom même, *Scaphusæ*, *Schiffhausen*, dit son origine. Elle commença par être un débarcadère

où les marchandises arrivant par eau du lac de Constance étaient déchargées, pour être, de là, transportées par voitures jusqu'au lieu où le Rhin redevient navigable.

Vers le milieu du onzième siècle, la fondation de l'abbaye de Tous-les-Saints (*Allerheiligen*) par Eberhard, comte de Nellenburg, eut pour effet d'accroître l'importance de la petite bourgade, qui bientôt après (1264) fut élevée au rang de ville impériale. Elle eut dès lors ses revenus, ses corporations, et des privilèges considérables. En 1330, l'empereur Louis de Bavière la remit en gage à l'Autriche, dont le bailli eut sa résidence dans la célèbre maison *Zum Ritter* ; mais elle profita de la proscription du duc Frédéric pour se racheter à prix d'argent, et, dès 1411, elle se donna la Constitution qu'elle a conservée jusqu'en 1798. Les provocations continuelles de la noblesse environnante la déterminèrent à rechercher l'alliance des Confédérés, qui, en 1501, l'admirent comme douzième canton (*Ort*) dans leur

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

FORMAT GRAND IN-8

---

LE JOURNAL  
DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

---

ANNÉE 1878

---

Les six premières années de ce nouveau recueil forment douze magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc.

PAR

M<sup>mes</sup> COLOMB, EMMA D'ERWIN, ZENAÏDE FLEURIOT, JULIE GOURAUD, MARIE MARÉCHAL, DE WITT NÉE GUIZOT  
MM. A. ASSOLLANT, H. DE LA BLANCHÈRE, RICHARD CORTAMBERT, LÉON CAHUN, LOUIS ÉNAULT  
J. GIRARDIN, AMÉDÉE GUILLEMIN, CH. JOLIET, TH. LALLY, ÉTIENNE LEROUX, J. LEVOISIN, ERNEST MENAULT, EUGÈNE MULLER  
LOUIS ROUSSELET, G. TISSANDIER, P. VINCENT, ETC.

ET SONT

**ILLUSTRÉES DE 3500 GRAVURES SUR BOIS**

dessinées par

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, BONNAFOUX, BOUTET DE MONVEL, CAIN, H. CASTELLI  
CATENACCI, CRAFTY, C. DELORT, FAGUET, J. FÉRAT, FERDINANDUS, C. GILBERT, GODEFROY DURAND  
HUBERT-CLERGET, P. KAUFFMANN, KERNER, F. LIX, MARIE, A. MESNEL, J. MOYNET  
A. DE NEUVILLE, JULES NOEL, P. PHILIPPOTEAUX, F. RÉGAMEY, E. RIOU, SAHIB, SORRIEU, TAYLOR, E. THÉRON, VALNAY

---

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.

Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément : 10 fr.

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus par volume : 3 fr.

# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*